

LES MONTAGNES NOIRES.

Le sorcier Dayat veut faire empoisonner la fille du meunier Claire; la servante Catherine obéit à la suggestion du crime.

PAR LE POISON

Tandis que flambe le Moulin-Yert, Catherine quitte Saint-Genès la Teilhade et prend la direction de la "Clairière du Roc". Elle vient prévenir le sorcier de l'agression qui le menace et sans se douter du terrible complot, que va déchaîner son zèle coupable, elle contourne les bois incendiés et escalade la consillère caillouteuse comme le lit d'un torrent.

Son pied montagnard se pose avec sûreté sur les pierres craquelées, et d'une allure rapide, elle va, dans la nuit, où son destin l'appelle.

Cette marche ressemble à une fuite, car sa pensée veille et l'inquiète d'un remords. En dépit de sa volonté impuissante à rejeter de trop puissantes souvenirs, elle revit les jours précédents, avec tous leurs détails cruels et sent une terreur profonde peser sur elle.

Tout d'abord sous l'influence hypnotique du père Dayat elle avait agi presque machinalement, trempant sans réflexion la croix de cuivre dans le bouillon de la malade.

Or Marie-Anne commençait alors à reprendre quelque force, et de roses couleur animaient de nouveau son joli visage, autrefois si mobile et si gai; elle prenait goût à la vie, avec cette impatientie ardente des convalescents pour qui les heures sont dorées d'espoirs infinis, et lourdes de joies promises.

Tout renaissait en même temps qu'elle, les couleurs, les sons et les parfums avec une douceur de caresse, et de retour à la santé était pareil à l'aurore magnifique d'une belle journée.

Puis, un soir, après le repas, elle fut prise soudain d'un étrange malaise; elle se plaignit de violentes douleurs, de crampes et de brûlures à l'estomac, si cruelles, qu'elle jetait des cris et se tordait dans son lit.

Jean Clazaire affolé fit venir le docteur Aubignat qui réussit, avec de l'opium, à calmer les souffrances, sans pouvoir en deviner la cause secrète. Quoique médecin scrupuleux et expérimenté, il n'avait rien compris à ces convulsions, qui présentaient le caractère de l'empoisonnement, alors que celui-ci lui semblait impossible, puisque la jeune femme n'avait bu qu'un bol de bouillon.

Il l'avait interrogée, elle, Catherine, qui avait répondu avec un sang-froid bien fait pour détourner les soupçons.

Mais, dès ce jour-là, la servante avait perdu sa tranquillité d'esprit; pour la première fois elle se rendait compte de l'atrocité de son rôle et en envisageait les conséquences.

C'est qu'il n'y a pour les âmes basses que la crainte du châtiement qui soit assez forte pour les arrêter dans la voie du crime.

Et cependant, elle continua de faire ce que le sorcier lui avait ordonné et ce qu'elle avait promis.

Elle eut la force de poursuivre cette besogne infâme, et d'apporter chaque jour à Marie-Anne la boisson de mort qui la condamnait. Elle vit chaque heure, chaque instant, les progrès du mal qui attaquait la santé de la jeune femme, rongéait son corps et le torturait.

Elle entendit sa maîtresse gémir et pleurer, pleurer la vie qui la fuyait et le bonheur si longuement espéré.

Catherine avait qu'elle la possédait vers la tombe et, sans pitié pour sa beauté, sa jeunesse, ses infortunes, elle lui fit boire le poison mystérieux.

Elle ne pouvait se défendre d'une angoisse grandissante, attendant chaque fois le dénouement fatal qui ne venait pas.

Elle s'enfermait dans sa cuisine, ou dans la cave pour faire tremper la croix homicide dans le bouillon de la malade, s'entourait des plus grandes précautions pour n'être pas surprise, et elle avait grand soin de laver le bol qui avait contenu la boisson.

D'ailleurs, elle soutenait plus difficilement les regards inquiétants ou soupçonneux du docteur Aubignat qui voyait dépérir celle qu'il croyait guérir et s'efforçait de découvrir la cause de cette maladie mystérieuse. Il n'était certainement pas très éloigné de suspecter la garde-malade et n'attendait sans doute pour agir qu'une ombre de preuve.

De moins, Catherine le pensait, et plus Marie-Anne s'affaiblissait, plus la servante s'effrayait. Mais son effort se transformait en terreur quand, une nuit, elle s'aperçut que la croix soigneusement cachée avait disparu.

Elle se crut déjà découverte et fit prévenir le père Dayat pour lui demander conseil, tant elle redoutait de se trahir, en prenant seule une décision quelconque.

En réponse, le sorcier avait imaginé d'incendier le moulin pour se débarrasser de ses ennemis et en même temps de Catherine qui pouvait devenir compromettante.

Grimpé sur le roc énorme qui dominait sa maison, il regardait avec orgueil le serpent de feu, enserrant en ses anneaux le moulin qui devait s'écraser sur ses habitants, prisonniers de la flamme.

Après tant d'échecs et de tentatives avortées, il triomphait enfin de ceux qu'il haïssait d'une haute implacable.

Le pouvoir qu'il exerçait sur les paysans superstitieux devait s'accroître encore, puisque personne n'oserait lui tenir tête. Son cœur chantait victoire et tout ce qui bouillonnait en lui de fureur, de sauvagerie et de malice s'exaltait jusqu'à la folie.

Soudain, il aperçut une forme humaine qui sortait des sapines et se dirigeait en hâte vers sa maison.

Il reconnut Catherine et frémit d'un douloureux presentiment; il l'interpella et entendit ces mots: — Sauve-toi maître, les habitants de Saint-Genès viennent avec des fusils et des fourches pour te tuer.

Et le sorcier s'affaissa comme abattu par une main invisible.

G. MEILLAC.

Le centenaire d'Armand de Chateaubriand.

La "Liberté" rappelle l'exécution d'Armand de Chateaubriand, fusillé il y a cent ans — le Vendredi-Saint de l'année 1809, par ordre de Napoléon.

Au moment où tout Paris l'occupait des "Martyrs", l'œuvre nouvelle de Chateaubriand, un cousin du grand écrivain comparait devant une Commission militaire réunie à l'hôtel de la rue du Cherche-Midi, sous la présidence du général de Bazancourt, et était condamné à mort. Il avait quarante ans à peine.

Armand de Chateaubriand, émigré à Jersey, était souvent chargé par son parti d'apporter aux insurgés de Brtagne des instructions ou de l'argent. Vingt fois peut-être, il avait accompli sans encombre ce périlleux voyage, lorsqu'il fut arrêté chez un de ses amis, M. de Bois-Lucas, lequel avait donné asile au proscrit dans le petit manoir qu'il habitait à une lieue de Saint-Cast.

La police avait saisi les lettres que le fils de M. de Bois-Lucas, alors à Paris, envoyait à son père. Or, cette correspondance faisait allusion à la présence de M. de Chateaubriand à Saint-Cast. Un beau matin, le commissaire de police de Morlaix accompagné de huit gendarmes, se présenta chez M. de Bois-Lucas; il arrêta tout le monde, et s'empara, en outre, d'un gentilhomme du voisinage, M. de Gouyon Vauroussel, et d'un chouan, Quintal, lequel conduisit le sloop qui avait amené à la côte française Armand de Chateaubriand.

Quintal, Gouyon et Chateaubriand furent fusillés à Gren Ile. Le fils de M. de Bois-Lucas, qui avait été aussi condamné à mort, fut gracié. Au milieu de ses lettres, une phrase, par laquelle il exprimait son admiration pour l'empereur, lui sauva la vie.

Sainte-Beuve, toujours haineux contre Chateaubriand, prétend que si le grand écrivain avait voulu sauver son cousin il l'aurait pu en s'humiliant devant Bonaparte. "Napoléon, dit-il (dans "Chateaubriand et son groupe", t. I, pages 133 et 335) lui aurait très probablement accordé la grâce de son cousin... si l'écrivain qui se posait en adversaire, avait consenti à la demander directement au maître et à lui en savoir gré... Il tenait plus à son grief et à sa vengeance future qu'à son cousin."

C'est une odieuse calomnie. Chateaubriand fit tout son possible pour sauver le courageux émigré. Il eut recours à Fontanes, à Mme de Rémusat, à Joséphine, à la Reine Hortense. Il implora de Fouché (ce qui dut singulièrement lui coûter) la grâce de son parent. Enfin il écrivit à Napoléon lui-même, qui jeta la lettre au feu. Voyez les Appendices des "Mémoires d'Outre Tombe", édition Biré, t. III.

"Le jour de l'exécution, écrit-il, je voulus accompagner mon camarade sur son dernier champ de bataille; je ne trouvais point de voiture, je courus à pied à la plaine de Granelle. J'arrivai tout en sueur, une seconde trop tard; Armand était fusillé contre le mur d'enceinte de Paris. Sa tête était brisée; un chien de boucher léchait son sang et sa cervelle. Je suivis la charrette qui contenait le corps d'Armand et de ses deux compagnons au cimetière de Vaugirard... Je retrouvai mon cousin pour la dernière fois sans pouvoir le reconnaître; le plomb l'avait déformé; il n'avait plus de visage; je ne pus y remarquer le visage des années ni même y voir la mort, au travers d'un orbe informe et sanglant; il resta jeune dans mon souvenir comme au temps du siège de Thionville. Il fut fusillé le Vendredi-Saint; le Crucifié s'apparut au bout de tous mes malheurs."

LE PETIT BLEU

Le soir de la bataille de Wissembourg, cette terrible mêlée où il y eut tant de morts qu'on n'en sait pas encore le nombre et où la fureur de nos soldats atteignit un tel degré que les officiers furent obligés de les frapper à coups de plat de sabre pour les faire reculer quand sonna l'heure de la retraite, le soir de cette bataille, le père Tardy assisté d'un de ses vieux compagnons de régiment, se mit à inspecter les morts un à un, minutieusement, cherchant à les reconnaître.

Il avait eu, ce jour-là, les deux plus grandes douleurs de sa vie: la perte de son ami le plus cher, et le désespoir de la défaite. Mais, malgré tout, il y avait, dans les rudes traits de son visage, ce rayonnement qu'inspire aux faibles qui ont osé combattre les forts, la conscience et l'orgueil d'être de grands vaincus.

Sans autre affection que la croix qui brillait sur sa poitrine, sans autre ambition qu'une prochaine brisque, il s'était attaché à un jeune conscrit d'une amitié profonde que celui-ci lui rendait, du reste, avec usure, le considérant, comme un père, tandis que le vieux le considérait comme un fils.

Aussi, quand dans le feu de la lutte, le briquet l'avait vu s'affaïsser, les bras étendus, en poussant un gémissement, il avait senti en lui-même quelque chose se briser, comme si la balle qui venait de frapper l'autre, avait tué tout ce qui vivait encore dans sa vieille poitrine.

Les amitiés des vieillards sont tenaces: elles ne meurent qu'avec celui qui les ressent. Il avait vu la place où était tombé son p'tit bleu, comme il l'appelait.

Aussi ne fut-il pas long à le retrouver. Mais, quoiqu'il s'attendait à le revoir ainsi, quand il l'aperçut, les traits très exsangues, le contour des yeux bleui par l'approche de la mort, il ne put retenir les larmes qui affluèrent de son cœur à ses paupières; pour la première fois de sa vie, agenouillé, il pleura.

Il pleura longtemps; puis, tout à coup, relevant la tête et menaçant de son poing l'infini dans un furieux élan de colère: — Ah! la gueuse! s'écria-t-il, faut-il que'elle soit cruelle et injuste tout de même, d'abattre sans cesse des beaux gars comme ça, tandis qu'elle fait fi de nos vieilles carcasses!

Cependant, un éclair de joie brilla dans ses yeux. Sa main, appuyée sur la capote du blessé, venait de saisir un léger battement.

Il colla quelques secondes son oreille sur la poitrine du jeune homme et se redressa le visage rayonnant.

Il vivait encore, on pouvait peut-être le sauver. — Essayons, dit-il. Et, délicatement, avec des précautions infinies, ils le prirent, l'un par les aisselles, l'autre par les jambes, et se mirent en devoir de le transporter dans une maison dont on apercevait là-bas, au loin, dans la plaine, la lumière clignotante et faible comme la veilleuse d'un mort.

Autour d'eux, les balles sifflaient encore, abattant ça et là quelques retardataires. Ils étaient littéralement obligés de franchir des morceaux de cadavres.

Mais, sans s'occuper des canonnades qui tombaient et sans souci de la mort qui pouvait, à tout instant, les surprendre, ils arrivèrent enfin devant la petite maison.

Holà! s'écria Tardy en frappant violemment aux volets, y a-t-il place ici pour un Français blessé?

La porte roula silencieusement sur ses gonds, et les deux hommes entrèrent, chargés du mourant.

Un vieillard, dont le visage, hâlé par le soleil, était encadré d'une épaisse barbe blanche, sans mot dire, leur indiqua d'un geste un grand lit perdu dans l'ombre de la pièce, qui semblait préparé pour recevoir le blessé. Ils y déposèrent leur p'tit bleu, et les deux femmes qui faisaient de la charpie à côté d'une table, en effilochant maille à maille de grands morceaux de toile, se levèrent et s'empresèrent autour de lui.

— Pauvre garçon, comme il est pâle! fit la plus jeune, une adorable blonde de vingt ans. Et de ses yeux profonds, elle interrogeait anxieusement sa mère qui branlait tristement sa vieille tête grise.

— Ah! les maudits! s'écria tout à coup le vieillard en dirigeant son poing vers Wissembourg, vous ne nous en débarrasserez donc pas!

— Ah! si l'on pouvait... Ce n'est pas l'envie ni le courage qui manquent, allez... Mais que voulez-vous? Partout, ils sont dix contre un... Il n'y a pas moyen de lutter... On fait son

devoir, on se fait tuer... comme lui, ajouta-t-il plus bas en jetant un regard humide sur le moribond.

Celui-ci ne faisait pas un mouvement: il était si pâle qu'on eût pu facilement le croire déjà mort.

L'ancien contemplait avec tristesse la lente agonie de cet être tout à l'heure encore plein de vie, lorsque le roulement furieux et prolongé d'une canonnade vint brusquement le tirer de sa rêverie.

— Tonnerre! Ils se mitraillent encore là-bas, dit son camarade. Nous ne pouvons pas rester là comme des poules mouillées.

— C'est vrai, partons. Au revoir, p'tit bleu, fit-il dans un sanglot, en effleurant doucement de ses lèvres le front du blessé. Au revoir, braves gens!

— Au revoir... Ces deux mots résonnèrent douloureusement dans l'oreille du soldat et lui parurent plus cruels qu'un adieu. Mais, chassant toutes ses noires idées, il bourra sa bouffarde, l'alluma et, toujours suivi de son copain, s'élança au pas de course vers le combat, vers le devoir.

— Malgré tous les soins dont il fut entouré, le p'tit bleu succomba, à la désolation de ses hôtes et surtout de la fille de ses hôtes.

Mais que faire? On creusa une fosse, on l'enterra et sur sa tombe une croix bien simple fut placée, afin que le passant pût honorer, d'une prière ou d'une larme, la mémoire de ce petit Français qui dormait pour toujours au détour du chemin.

Un an après, en juillet 77, sur la tombe du jeune soldat, son vieil ami était agenouillé. Son képi à la main, il regardait la terre et semblait affaissé sous le poids de sa douleur; puis, comme la nuit allait tomber, il releva la tête et s'épongea le front; sur son visage, pas une larme n'avait coulé, mais il semblait brisé d'angoisse.

En se redressant, il aperçut un petit rosier qui semblait se cacher derrière la croix. Quelle main amie autre que la sienne était donc venue fleurir la couche du pauvre déshérité?

— Sa pensée se reporta tout de suite vers cette jolie fille qui avait soigné le p'tit bleu, et son regard chercha la petite maison où était mort son ami.

Mais la petite maison n'existait plus: les Prussiens avaient passé par là... Les vieux parents étaient morts, un peu de misère, un peu de chagrin, et la jeune fille vivait dans un hameau du voisinage, auprès de ces trois tombes où reposait tout ce qu'elle avait aimé.

Le père Tardy se pencha vers l'arbuste, cueillit la plus belle rose du rosier et se mit à la respirer le regard perdu dans l'ombre vague du soir, comme si elle exhale un parfum de souvenirs.

— Pauvre p'tit bleu! dit-il tout haut. Puis, l'ombre s'épaississant, il se mit en route.

Mais, en passant devant l'endroit où s'élevait jadis la maison hospitalière, il ne put retenir une larme qui, silencieusement, roula sur sa vieille moustache grise et alla s'écraser sur la fleur, comme une goutte de rosée.

Le père Tardy se pencha vers l'arbuste, cueillit la plus belle rose du rosier et se mit à la respirer le regard perdu dans l'ombre vague du soir, comme si elle exhale un parfum de souvenirs.

— Pauvre p'tit bleu! dit-il tout haut. Puis, l'ombre s'épaississant, il se mit en route.

Mais, en passant devant l'endroit où s'élevait jadis la maison hospitalière, il ne put retenir une larme qui, silencieusement, roula sur sa vieille moustache grise et alla s'écraser sur la fleur, comme une goutte de rosée.

Le père Tardy se pencha vers l'arbuste, cueillit la plus belle rose du rosier et se mit à la respirer le regard perdu dans l'ombre vague du soir, comme si elle exhale un parfum de souvenirs.

— Pauvre p'tit bleu! dit-il tout haut. Puis, l'ombre s'épaississant, il se mit en route.

Mais, en passant devant l'endroit où s'élevait jadis la maison hospitalière, il ne put retenir une larme qui, silencieusement, roula sur sa vieille moustache grise et alla s'écraser sur la fleur, comme une goutte de rosée.

Le père Tardy se pencha vers l'arbuste, cueillit la plus belle rose du rosier et se mit à la respirer le regard perdu dans l'ombre vague du soir, comme si elle exhale un parfum de souvenirs.

— Pauvre p'tit bleu! dit-il tout haut. Puis, l'ombre s'épaississant, il se mit en route.

UN Torero Célèbre

Le plus célèbre des toreros, don Luis Mazzantini, vient de mourir.

Mazzantini, il y a quelques jours, avait donné au jeune roi Manuel de Portugal, son épée qui avait fourni de si belles estocades.

Mazzantini avait offert son es-toc au roi Carlos, peu de temps avant que l'infortuné souverain ne tombât sous les coups de ses assassins. Le fils voulait recevoir cet hommage que son père avait accepté. C'est en effet un honneur pour un souverain que ce cadeau symbolique d'un illustre torero.

Mais Mazzantini n'était pas seulement le matador le plus habile, le plus savant et le plus élégant dans l'art subtil de la tauromachie; il avait les qualités d'un homme du monde accompli.

Lettré délicat, poète et peintre à ses heures, il avait été nommé adjoint au maire de Madrid, après sa retraite.

C'est, il y a une dizaine d'années, à la suite d'innombrables triomphes, après avoir tué dans l'arène plus de cinq mille taureaux, tant en Espagne et en France qu'en Amérique, qu'il avait coupé sa "coleta". Couper sa coleta est, en effet, pour le torero le signe de sa renonciation définitive au combat — la coleta est la longue meche de cheveux que celui-ci porte derrière la tête.

Mazzantini, un cours de ses exploits internationaux, avait naturellement gagné bon nombre de millions. Plusieurs fois aussi il s'était ruiné, non sans rétablir très vite sa fortune.

Basque d'origine, fils d'un chef de gare des environs d'Iran, il avait étudié le droit et avait commencé par suivre la carrière paternelle.

Les grands toreros ont, d'ordinaire, l'honneur de marquer une étape dans les annales de la tauromachie. On dit le "temps de Dominguez", le "temps de Montes". On dira sans doute désormais le "temps de Mazzantini". Car tous les connaisseurs s'accordent pour assurer que ce torero, en son art, atteignit la perfection.

L'Espagne conserve religieusement, en effet, dans son histoire nationale, les noms de ses matadors illustres.

On cite ainsi Martincho Barcelategui, dont le coup d'épée, demeuré célèbre, a été illustré par Goya dans la "Tauromachie". Goya fut la dernière partie, en amateur, de la cuadrilla de ce maître qui attendait toujours le taureau au pied ferme.

Un autre torero illustre est don Raphaël Perez de Guzman, ancien officier de cavalerie, qui fut assassiné à Madrid en 1838.

Francisco Montes fut, lui, peut-être le plus populaire. A sa mort toute l'Espagne prit le deuil. Il avait appris son art dans la fameuse école de tauromachie de Séville, patrie des corridos. Après quatorze années de succès il coupa sa coleta; mais il ne put résister au désir de repartir devant la foule qui l'idolâtrait; un jour il redescendit dans la piste et mourut d'un coup de corne à la cuisse.

La finesse du jeu de maleta d'Arjona Ucharés, les estocades d'El Chiclanço sont demeurées proverbiales.

Manuel Dominguez reçut le titre de premier torero d'Espagne; il avait commencé par être chapelier. Son histoire est un véritable roman: il devient soldat au Brésil, se fait bouvier dans la République Argentine, puis il prend le commandement d'une petite armée contre les Indiens. Il revient un beau jour en Espagne et au Portugal où il retrouve son succès passé, d'autant plus qu'il invente une forme nouvelle de corrida où il arrête le taureau au lasso. Son andas est inouïe, pourtant il ne laisse qu'un œil au combat et meurt dans son lit.

Un de ses élèves, Julian Caros, qui avait été d'abord professeur à Salamanque, est demeuré également un personnage historique.

Puis ce sont Carmona, El Tato, Lagartijo, Frascuelo — celui-ci tua un jour, à lui seul, les six taureaux d'un spectacle.

Contemporains et rivaux de Mazzantini, Guerrita qui a eu aussi une grande renommée — il coupa sa coleta en 1899; — Montes, un jeu très classique qui fut tué au Mexique; Reyerte — blessé très grièvement à Bayonne; — Lagartijo, Bombita, aujourd'hui le plus populaire des toreros, Quirito, Velasco, Minuto, le plus élégant, Algabeo, Faen-tés.

Un Français, Félix Robert, après avoir étudié à l'école de Séville sous la direction de Carancho et d'El Gordito a été, le premier de ses concitoyens, diplômé officiellement comme torero espagnol. Félix Robert fut un des toreros des courses de Denil, en 1899, courses interdites après l'escapade du taureau "Romito", qui fonce sur le public à travers les tribunes et

tomba sous les balles des gendarmes. Quelques taureaux, en effet, ne démentent pas moins célèbres que les épéas chargés de les vaincre et de les tuer en beauté.

LA PERLE CONTE

Comme il se promenait par les rues de Bagdad, Ahmed aperçut à la vitrine d'un joaillier une perle d'un éclat merveilleux.

Il aimait les bijoux et les pierres, les armes précieuses, les riches tapis et les belles étoffes.

Mais le marchand demandait un prix vraiment insensé. Ahmed était homme de sens, quoiqu'il fût jeune. Il savait modérer ses desirs et renoncer à l'impossible. "Bah! soupira-t-il, n'y pensons plus!"

Il y pensa le lendemain et les jours qui suivirent.

Il calculait qu'il lui en coûterait une année de son revenu. Encore serait-il obligé de se débarrasser de plusieurs objets auxquels il était passionnément attaché. Il lui faudrait vendre un portrait enrichi de diamants, qui était le portrait de sa mère.

Cela, il ne le ferait jamais. Il y était bien décidé.

Avant que la semaine fût achevée, la perle lui appartenait.

Il la fit sertir de métaux précieux travaillés avec art. Il la mit dans un écrin tapissé d'étoffes rares. Elle y était comme sur un autel. Pendant des heures l'adorait. C'étaient des heures enchantées. Un charme étrange venu d'elle, une séduction mystérieuse descendait en lui, comme d'un regard de femme.

Et il la cachait à tous les yeux. Elle lui semblait que, si d'autres avaient connu son bonheur, ils auraient cherché à le lui dérober. Il était heureux.

Or, un jour, Ahmed était à souper avec ses amis. Les langues se délièrent. On s'égayait. On conta des anecdotes. On conta l'histoire d'un joaillier de Bagdad qui, ayant une perle fautive, imagina d'en demander plus cher que des plus belles perles, et trouva un acheteur. L'histoire amusa beaucoup. Ahmed rit avec les autres.

Mais il souffrait dans son cœur une torture indicible.

Il prit la perle, et, dans sa fureur, il voulut la briser.

Et quoi! ce naïf dont on se moquait, c'était lui! Comment avait-il été si crédule? Cet éclat, cette pureté, cette douceur, cela était faux! Comment s'y était-il laissé tromper?...

Et qui n'eût été trompé à sa place? Il s'y connaissait pourtant; maintes fois il avait fréquenté les bazars de la ville et tenu dans ses mains d'admirables joyaux. Mais aucun autre ne lui avait inspiré les mêmes desirs, et d'aucun la possession ne lui eût donné les mêmes joies.

Ah! ces joies, cette jouissance d'admirer en aimant et d'aimer ce qu'on admire, ces minutes dont une seule valait toute une vie, une à une il se les rappelait. Le souvenir les lui rendait avec une intensité surprenante. Il avait éprouvé réellement ces joies. Ce à du moins n'était point faux...

Il le remplaça la perle, éclatante et froide, dans l'écrin où elle brillait comme sur un autel.

Il en fut ainsi tous les jours d'après. Il jurait d'abandonner la perle trompeuse. Sitôt qu'il la voyait, sa rage se fondait en une tristesse où il trouvait on ne sait quelle volupté.

Car il y avait un charme en elle.

Il arriva qu'Ahmed trouva un coffret plein de pierres éblouissantes.

Il y avait des émeraudes vertes ainsi que les eaux de la mer irritée, des rubis qui semblaient des gouttes de sang, des topazes qui semblaient des gouttes de soleil, des opales chingentes, des turquoises d'un bleu de rêve, des saphirs d'un bleu sombre pareil à celui qui dort au fond des prunelles.

Ahmed plégea les mains dans le merveilleux coffret. C'était comme de la lumière qui ruisselle entre ses doigts.

reil au bleu qui dort au fond des prunelles. Et chaque fois il disait les mêmes choses: "Ahmed ne veut plus être dupe. On ne trompe plus Ahmed!"

Il était maintenant d'humeur bizarre. Il fuyait les compagnies. Il s'enfermait des jours entiers. Il voulait être seul; et, à mesure, il devenait plus sombre: Ses amis s'affligeaient et craignaient pour sa raison.

Un matin on le trouva mort. Devant lui l'écrin était ouvert. Dans l'écrin la perle brillait, éclatante et froide. Il avait voulu fixer sur elle son dernier regard.

Etait-ce un regard chargé de reproches, pour la cruauté de cette déception qui lui avait rendu impossible de plus vivre?

Etait-ce un regard tout noyé de reconnaissance pour l'illusion qu'elle lui avait donnée et qui l'avait fait heureux pardessus tous les hommes?

On ne put le savoir. Car les secrets n'aiment pas à dire leur mot. Mais, à la minute suprême, on voit bien dans leurs yeux qu'ils ont un secret. Ils l'emportent avec eux. C'est de ce secret qu'ils vivent durant l'éternité.

Couleur du temps.

"La princesse protesta qu'on ne tirerait d'elle aucun aveu qu'elle n'eût une robe couleur du temps." C'est en ces termes que nous est conté l'expédition imaginée par Peau d'Ane pour éviter le mariage auquel son père la voulait contraindre. Mais le roi amoureux est vaincu toutes les difficultés. Menacé d'être pendu, les plus fameux ouvriers se mirent à la besogne, et dès le second jour ils apportèrent la robe désirée. "L'empire n'est pas d'un plus beau bleu lorsqu'il est teint de nuances d'or que cette belle robe lorsqu'elle fut défilée" nous assure le bon Perrault.

Les nouvelles que M. Henri de Régner a réunies dans son dernier volume sous le titre de "Couleur du Temps," évoquent du monde, des fées, sont de teintes moins vives que la toilette éclatante de Peau d'Ane. L'atmosphère qui les enveloppe est plus nuancée, plus imprécise: c'est celle d'une matinée de mai fraîche et mouillée que soudain des nuages traversent. Tout n'est pas inédit dans ce recueil.

"Le Trèfle blanc, l'Amour et le Plaisir" avaient paru en plaquettes devenues rares, et inconnues de beaucoup des lecteurs de M. de Régner. "Les Contes pour les Treize" n'avaient jamais été édités. Dédicés à treize amis de l'auteur, ils sont d'une invention souvent singulière. M. de Régner aime entourer d'étrangetés les anecdotes qu'il rapporte. Il sait faire entrevoir, au delà du réel, un monde où le possible se mêle à l'impossible. Plusieurs de ces contes ont le charme mystérieux des aventures de M. d'Amercœur et de la Canne de Jaspe. Dans "l'Amour et le Plaisir", c'est le dix-huitième siècle léger et libertin qui parle et qui sourit: les habitudes du salon de Mme de La Fayette essent louché ce récit; Diderot en eût aimé la grâce qui le sauve de la licence.

Mais on se plaira surtout aux délicieuses histoires qui forment le "Trèfle Blanc". Les héros en sont des enfants rêveurs et silencieux, auxquels le poète des "Médailles d'argile" a prêté quelque chose de son âme. Belles vacances passées dans la paix d'une ville provinciale aux rues pavées et herbues, jardin loué de fruits, parfumé d'aillette, où le vent léger irrite le plumage des aspérges, quelles impressions vous laisseriez après vous! Quelles émotions donnaient les visites aux navires du port, revenant des pays lointains, chargés de algues et de pernoches que les plaisirs les promeneurs au bois de pins d'où la mer se voyait entre les troncs rouges et droits! Les pauvres petite M. de Nègres, dont l'histoire forme la troisième feuille du "Trèfle blanc," ne connaissent pas ces joies. Fils d'un père entêté et violent, ils furent les victimes de l'éducation. L'adolescent trop faible dut manger, boire et chasser jusqu'à ce que mort s'en suive; le cadet, trop vigoureux, se trouva mis entre les mains de médecins redoutables... Ainsi, "Couleur du Temps," rassemble en soi tout ce que l'art de M. de Régner, conteur, a de plus original, de plus émouvant, ou de plus plaisant: légère ou mélancolique, la fantaisie les inspire, enseignant au lecteur à se consoler des choses fortites par le divertissement et par la pitié.